

Georg Lukács

Lettre
à Alberto Carocci
sur le stalinisme.

1962

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Présentation

Un écrit doit toujours être replacé dans son contexte. Cette lettre sur le stalinisme a été rédigée peu de temps après le XXII^e congrès du P.C.U.S. d'Octobre 1961 et avant que n'éclate au grand jour la grande divergence sino-soviétique.

En avril 1957, alors même qu'il rentrait de Roumanie où il avait été détenu pour sa participation au gouvernement d'Imre Nagy, alors qu'il était accusé de révisionnisme, Lukács écrit qu'il faut « ...repenser beaucoup de problèmes liés à l'œuvre de Staline. La réaction contre cette œuvre se présente, dans le monde bourgeois, mais aussi à maints égards, dans les pays socialistes, comme une révision de la doctrine professée par Marx et Lénine. N'en doutons pas, tel est bien aujourd'hui, pour le marxisme-léninisme, le danger capital ». Il ajoute plus loin que « Le révisionnisme, – c'est-à-dire le plus grave danger qui menace aujourd'hui le marxisme – ne peut être combattu efficacement si l'on ne soumet d'abord le dogmatisme à une vigoureuse critique, tout ensemble théorique et pratique ¹. »

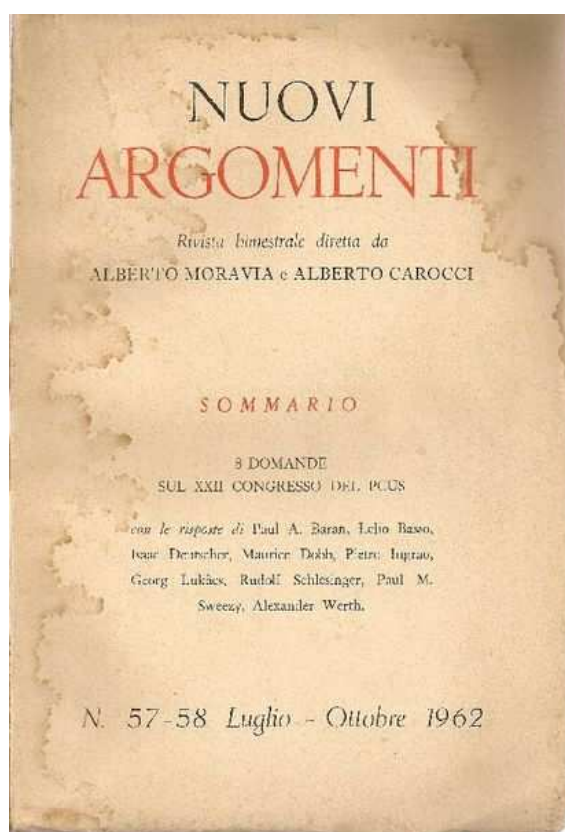
Si pour l'essentiel, ce texte semble apprécier les aspects positifs des critiques formulées contre Staline au XXII^e congrès, il met en garde contre la tentation de réduire celles-ci aux défauts d'une seule personnalité. Il faut aller bien au-delà dans les analyses. C'est tout le système qui a généré ces phénomènes, c'est l'idéologie qui en a découlé qu'il faut mettre en cause. Il appelle à revenir à la richesse vivante du marxisme-léninisme, à la philosophie du matérialisme dialectique.

Jean-Pierre Morbois

¹ Georg Lukács, *La Signification présente du réalisme critique*, Paris, Gallimard, 1960, page 11 et 12.

Ce texte est la traduction du texte de Georg Lukács : *Brief an Alberto Carocci* * (1962) paru dans *Forum, Österreichische Monatsblätter für kulturelle Freiheit* [Forum, mensuel autrichien pour la liberté culturelle], 10^e année, numéros 115-116, 117 (1963), pp. 335-357, pp. 407-411.

Il occupe les pages 658 à 680 du recueil *Schriften zur Ideologie und Politik* [Écrits sur l'idéologie et la politique] (Luchterhand, Neuwied und Berlin, 1967). Il était jusqu'à présent inédit en français.



* Alberto Carocci, le rédacteur en chef de la revue italienne *Nuovi Argomenti*, avait organisé une enquête à l'occasion du XXII^e congrès du P.C.U.S. (Octobre 1961). La lettre reproduite ici est la réponse de Lukács à Carocci. Elle a été publiée pour la première fois en 1962 dans *Nuovi Argomenti* (n° 57-58). La première version allemande est parue dans les numéros référencés ci-dessus de *Forum* sous le titre : *Lettre personnelle sur le stalinisme*.

Budapest, le 8 février 1962.

Cher Monsieur Carocci !

J'aurais été très tenté de vous donner une réponse approfondie aux problèmes que vous soulevez dans vos sept questions, tant y est concentré quasiment tout ce qui préoccupe nombre d'entre nous depuis des années. Malheureusement, les circonstances sont telles en ce qui me concerne que j'ai immédiatement dû laisser tomber ce projet. Mais comme à votre égard, je ne veux cependant pas totalement passer mes conceptions sous silence, je me contenterai d'une simple lettre personnelle qui évidemment n'a en aucun cas la prétention de traiter toutes les questions essentielles de manière systématique.

Je commencerai par l'expression « culte de la personnalité ». *Je tiens naturellement pour une absurdité de renvoyer aux caractéristiques individuelles d'un homme la teneur et les problèmes de toute une période aussi importante au plan de l'histoire mondiale.* Certes, lorsque j'étais étudiant, on enseignait dans les universités allemandes : « ce sont les hommes qui font l'histoire ». Même mon « sociologisme » simmelien et max-wébérien d'alors suffisait pourtant à me faire tout simplement sourire d'une telle proclamation pathétique. Comment en serait-il donc après des décennies d'éducation par le marxisme ?

Dès ma toute première réaction, encore presque purement immédiate, au XX^e congrès, je me suis tourné au-delà de la personne vers l'organisation : *vers l'appareil qui avait produit le « culte de la personnalité » et l'avait maintenu dans une reproduction sans cesse élargie.* Je me représentais alors Staline comme le sommet d'une pyramide qui, en s'élargissant vers le bas, était clairement constituée de « petits Staline » qui, vus d'en haut, étaient les objets, les producteurs

vers le bas et les garants du « culte de la personnalité ». Sans le fonctionnement bien huilé d'un tel appareil, le « culte de la personnalité » serait resté un rêve subjectif, un élément pathologique qui n'aurait jamais pu atteindre cette efficacité sociale qu'il a exercé pendant des décennies.

Il n'était pas besoin de trop réfléchir pour se rendre compte qu'une telle image immédiate, sans pour autant être fausse, ne pouvait donner qu'une représentation fragmentaire et superficielle de la genèse, de l'essence, et du fonctionnement d'une période significative. Pour des hommes qui pensent et se dévouent réellement au progrès surgit nécessairement le problème de la *genèse sociale* de cette séquence d'évolution, ce que Togliatti, le premier, a très justement formulé en disant que les conditions sociales de la naissance et de la solidité du « culte de la personnalité » devaient être découvertes, à partir naturellement de la dynamique interne de la révolution russe ; Togliatti ajoutait, très justement aussi, que les soviétiques étaient les mieux qualifiés pour ce travail. Naturellement, il ne s'agit pas seulement là d'un problème historique. La recherche historique passe nécessairement par une critique de la théorie et de la pratique nées de la sorte. Et à vrai dire – j'en étais convaincu dès le début – cette étude approfondie devait découvrir tout ce qu'il y avait de faux dans l'*idéologie* liée au « culte de la personnalité » et découlant de lui. Il fallait qu'il en aille pour ces chercheurs de même que pour Madame Alving dans *Les revenants*, dont Ibsen décrivait ainsi le virage idéologique : « Je ne voulais toucher qu'à un seul point; mais, celui-ci défait, tout s'est décousu. Et je vis alors que vos coutures étaient faites à la machine². » Ce résultat ne dépend pas en première ligne de l'attitude de ceux

² Henrik Ibsen, *Les revenants*, acte II, trad. M. Prozor, in *Maison de poupée*, suivi de *Les revenants*, Librairie académique Perrin, le livre de Poche, 1964, p. 224.

qui abordent la question ; c'est la conséquence organique du matériau traité.

Aussi cette question est-elle restée jusqu'à aujourd'hui à l'état de simple postulat pour le vrai marxisme, et il est tout à fait impossible que vous attendiez de moi, qui ne suis pas un connaisseur compétent de cette matière, que je vous donne ne serait-ce qu'une tentative de solution ; et encore moins dans une lettre qui doit nécessairement être structurée de façon encore plus subjective et fragmentaire que s'il s'agissait d'un essai sur ce sujet. Toujours est-il que doit être clair pour tout homme qui réfléchit que le point de départ ne peut être que la situation intérieure et la situation internationale de la Révolution prolétarienne russe de 1917. Objectivement, il faut penser aux ravages de la guerre, à l'arriération industrielle, au retard culturel relatif de la Russie (analphabétisme etc.), à l'enchaînement des guerres civiles, des interventions, de Brest-Litovsk à Wrangel etc. À cela s'ajoute comme facteur subjectif – souvent négligé – la possibilité limitée de Lénine de transposer dans la pratique ses justes vues. Comme ses résolutions se sont pourtant imposées dans ce siècle, on est souvent enclin aujourd'hui à oublier quelles résistances il a dû en l'occurrence surmonter dans le parti. Celui qui connaît un tant soit peu l'histoire précédant le 7 novembre, la paix de Brest-Litovsk, saura ce que l'on entend par là. (Il a couru plus tard une anecdote sur Staline, selon laquelle il aurait dit, à l'époque des débats internes sur la paix de Brest : la tâche la plus importante est d'assurer à Lénine une majorité fiable au Comité Central.)

Après la mort de Lénine, la période de la guerre civile et des interventions était certes achevée, mais en particulier pour ces dernières, il n'y avait pas la moindre garantie qu'elles ne puissent, à chaque instant, se reproduire. Et l'arriération économique et culturelle s'avérait comme un obstacle

difficilement surmontable pour une reconstruction du pays qui devait être à la fois une édification du socialisme et une garantie de sa défense contre des tentatives de restauration du capitalisme. Les difficultés internes au parti n'ont naturellement fait que s'accroître avec la mort de Lénine. Comme la vague révolutionnaire qui avait déclenché les événements de 1917 était passée sans pouvoir édifier durablement la dictature du prolétariat dans d'autres pays aussi, il a fallu résolument se confronter à la question de l'édification du socialisme dans *un seul* pays (arriéré). C'est l'époque à laquelle Staline s'avéra être un homme d'État important, visionnaire. La défense efficace de la nouvelle théorie de Lénine sur la possibilité d'une société socialiste dans un seul pays contre les attaques, surtout de Trotski, représentait, c'est ainsi qu'il faut le voir aujourd'hui, le salut de l'expérience soviétique. On ne peut pas bien juger historiquement la question de Staline si l'on ne considère pas de ce point de vue les luttes de tendances au sein du Parti Communiste. Khrouchtchev a traité cette question de manière juste dès le XX^e congrès.

Permettez-moi maintenant une petite digression sur la signification de la *réhabilitation*. Indubitablement, tous ceux qui ont été persécutés, condamnés, assassinés injustement par Staline dans les années trente et plus tard doivent être blanchis de toutes les accusations imaginées contre eux (espionnage, sabotage, etc.) Cela ne signifie cependant pas que par là, leurs vues erronées doivent également bénéficier d'une « réhabilitation ». Cela concerne en premier lieu Trotski. Il était en effet le principal représentant de la thèse selon laquelle l'édification du socialisme dans un seul pays était impossible. L'histoire a depuis longtemps réfuté cette conception. Si nous nous reportons à l'époque qui a immédiatement suivi la mort de Lénine, il résultait

nécessairement de ce point de vue l'alternative suivante ; soit, par la « guerre révolutionnaire », élargir la base du socialisme, ou revenir à la situation sociale d'avant le 7 novembre ; et donc le dilemme aventurisme ou capitulation. Sur ce point, l'histoire n'autorise aucune réhabilitation de Trotski ; Staline avait totalement raison contre lui sur les questions stratégiques décisives d'alors.

Tout aussi erronée me paraît la légende largement répandue en occident selon laquelle Trotski, s'il était arrivé au pouvoir, aurait initié une évolution plus démocratique que Staline. Il suffit simplement de penser au débat de 1921 sur les syndicats pour percer à jour cette légende comme une légende : Trotski défendait alors contre Lénine le point de vue que les syndicats devaient être étatisés afin de mieux favoriser la production, ce qui objectivement signifiait précisément qu'ils devaient dans leur nature cesser d'être des organisations de masse avec leur vie propre. Lénine, qui partait de la situation concrète, de la place des syndicats entre le parti et la puissance de l'État dans l'esprit de la démocratie prolétarienne, leur assigne même la tâche de défendre les intérêts matériels et intellectuels des travailleurs (si nécessaire : même à l'encontre d'un État bureaucraté). Je ne veux ni ne peux aborder ici cette question en détail. *Mais il est certain que Staline, dans les années ultérieures a de facto (pas dans l'argumentation) suivi la ligne de Trotski et pas celle de Lénine.* Quand donc Trotski reprocha plus tard à Staline de s'être approprié son programme, il avait raison à maints égards. Il en résulte quant à mon appréciation des deux personnalités : ce qu'aujourd'hui nous jugeons despotique, antidémocratique dans l'ère de Staline a des affinités très étroites avec les conceptions fondamentales de Trotski. Une société socialiste dirigée par Trotski aurait été au moins tout autant non-démocratique que celle de Staline

– sauf que stratégiquement, elle aurait été fondée sur le dilemme de la politique de catastrophe ou la capitulation, au lieu de l’être sur la ligne juste pour l’essentiel de Staline, sur la possibilité du socialisme dans un seul pays. (Mes impressions personnelles des rencontres avec Trotski en 1921 ont éveillé en moi la conviction qu’il était encore plus fortement que Staline enclin au « culte de la personnalité ».) Je tiens pour superflu d’écrire en détail sur Boukharine. Au milieu des années 20, alors que sa position n’était pas du tout attaquée, j’ai déjà attiré l’attention sur le caractère problématique de son marxisme en ce qui concerne précisément ses fondements théoriques.³

Revenons en maintenant au sujet principal. Les victoires remportées dans les discussions des années 20 n’ont pas supprimé les difficultés de la position de Staline. La question cruciale objective, celle du rythme fortement accéléré de l’industrialisation, était selon toute vraisemblance difficile à résoudre dans le cadre de la démocratie prolétarienne normale. Il serait oiseux de ruminer sur la question de savoir si oui ou non et dans quelle mesure Lénine aurait trouvé une solution. Rétrospectivement, nous voyons d’un côté les difficultés de la situation objective, d’un autre côté *que pour les surmonter, Staline est allé de manière toujours plus excessive au delà de ce qui était strictement nécessaire.* (Découvrir la juste proportion serait justement la tâche de cette étude que Togliatti attendait de la science soviétique.) Très étroitement lié à cela – sans assurément lui être identique – il y a la position de Staline dans le parti. Certainement, pendant et après la période des discussions, il a peu à peu construit cette pyramide dont je parlais au début.

³ Voir Georg Lukács : *Critique du manuel de sociologie de Boukharine*, in *La Pensée* n° 362, avril-juin 2010, pp. 77-85. N. Boukharine *La théorie du matérialisme dialectique, Manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris, éditions Anthropos, 1971

Non seulement un tel appareil doit être construit, mais on doit aussi le maintenir constamment en état de marche ; il lui faut toujours réagir comme on le souhaite et de manière fiable aux questions du jour de toutes sortes. Il fallait donc progressivement élaborer ce principe que l'on a coutume de désigner aujourd'hui comme celui du « culte de la personnalité ». Là aussi, il faudrait que l'histoire soit l'objet d'un travail par des savants soviétiques compétents spécialistes des documents dans leur ensemble (y compris de ceux *non-publiés* jusqu'à présent). Ce que même des personnes extérieures ont pu percevoir, c'est premièrement la suppression systématique des discussions au sein du parti, deuxièmement l'augmentation des mesures organisationnelles contre les opposants, troisièmement la transition de mesures de ce genre à des mesures judiciaires et l'administratives-étatique. Le dernier degré a naturellement été atteint avec la terreur aveugle. Sur le deuxième point, l'humour de l'intelligentsia russe s'est encore exercé : « quelle est la différence entre Hegel et Staline ? » disait la question. Et la réponse : « Chez Hegel, il y a thèse, antithèse, et synthèse, et chez Staline rapport, rapport complémentaire, et mesures organisationnelles. » Pour juger historiquement cette évolution, Khrouchtchev a donné dès le XX^e congrès un signal utile, en caractérisant les grands procès des années trente comme politiquement superflus, puisque la force de l'opposition était alors déjà totalement brisée.

Je ne me considère absolument pas compétent pour décrire cette évolution et ses forces motrices. Il faudrait également montrer comment Staline qui, dans les années vingt, défendait encore avec intelligence et habileté l'héritage léniniste, s'est retrouvé toujours plus en opposition à lui sur toutes les questions importantes, ce à quoi ne changeait rien la ferme fidélité verbale aux enseignements de Lénine. Bien

au contraire. Comme Staline voulait toujours imposer plus énergiquement qu'il devait être considéré comme l'héritier légitime de Lénine, comme son seul interprète authentique, comme le quatrième classique du marxisme, *le préjugé néfaste de l'identité des théories staliniennes avec les principes fondamentaux du marxisme* s'est toujours plus consolidé.

Je le répète : je ne considère pas qu'il m'incombe d'exposer scientifiquement cette situation et sa genèse. Je l'accepte telle qu'elle est en réalité, comme un fait, et je tente dans la suite de mettre en lumière, par quelques états de fait importants, nodaux, ses conséquences théoriques et culturelles ainsi que la méthode immanente qui y est à l'œuvre. (À ce sujet, je veux signaler d'emblée que je me préoccupe peu de savoir si oui ou non et dans quelle mesure certaines théories sont de manière avérée à rapporter à Staline en personne. Avec la centralisation intellectuelle qu'il avait instaurée, il était de toutes façons impossible que des conceptions soient durablement dominantes sans qu'elles aient été au moins admises par lui ; de ce fait, sa responsabilité en ce qui les concerne est en tous cas évidente.)

Je commence par une question de méthode en apparence extrêmement abstraite : la tendance de Staline à éliminer partout le plus possible l'ensemble des médiations et à placer dans un rapport immédiat les faits les plus bruts avec les positions théoriques les plus générales. C'est précisément là que l'opposition entre Lénine et Staline est la plus visible. Lénine a très précisément distingué théorie, stratégie, et tactique, et toujours soigneusement étudié et pris en compte toutes les médiations qui se relient entre elles – souvent de façon extrêmement contradictoire. Il m'est naturellement impossible dans une lettre – même si cela peut affleurer dans l'écriture – de formuler un tant soit peu cette pratique

théorique de Lénine. De ce grand ensemble, je n'extraierai comme exemple que le concept très important pour Lénine de retraite tactique. Sans aller plus loin, il est clair méthodologiquement que l'on ne peut comprendre la nécessité et l'utilité d'une retraite que sur la base des rapports de force concrets d'un moment donné, et pas sur la base des principes les plus généraux ; ceux-ci déterminent – avec plus ou moins de médiations – l'objectif etc. de l'action donnée, et ils ont dans cette mesure une grande importance, même pour la retraite elle-même, en déterminant son type, son degré, de telle sorte qu'elle ne soit pas un obstacle à une nouvelle avancée. Le fait qu'il faille reconnaître un système de médiations largement ramifié et complexe pour mener une retraite élastique ne mérite pas d'explication complémentaire. Staline, qui ne disposait pas de l'autorité déjà efficiente « par nature » de Lénine, née de ses exploits et de ses acquis théoriques importants, a cherché une issue en vue d'assurer une justification immédiatement éclairante de *toutes* ses mesures, en postulant celles-ci comme des conséquences immédiatement nécessaires des théories marxistes-léninistes. Pour cela, il fallait que toutes les médiations soient éliminées, que théorie et pratique soient placées dans un rapport réciproque immédiat. C'est pourquoi de nombreuses catégories de Lénine disparaissent de l'image qu'il se fait du monde ; même la retraite apparaît chez lui comme une marche en avant.

L'absence de scrupules de Staline est en l'occurrence allée jusqu'à remodeler également la théorie, si nécessaire, en fonction de ces exigences autoritaires. On l'a vu de la façon la plus grotesque sur la *question chinoise*, où le grotesque vient de ce que cette fois là, Staline avait totalement raison au sens tactique. (Dans la critique la plus sévère, on ne doit jamais oublier que Staline était un personnage politique important.)

Trotsky et ses partisans défendaient le point de vue que, puisque dominait en Chine les rapports de production asiatiques traités théoriquement par Marx, une révolution démocratique bourgeoise – en Europe la transition du féodalisme au capitalisme – était superflue et que l'éclatement direct d'une révolution prolétarienne était imminent. Staline vit bien la fausseté et la dangerosité politique de cette position. Mais au lieu de la réfuter par une analyse concrète de la situation existant en Chine et des tâches tactiques qui en découlaient, il raya tout simplement de la science les rapports de production asiatiques, affirma l'existence d'un féodalisme chinois (d'un féodalisme asiatique général). Toute la science orientaliste en Union Soviétique fut de ce fait contrainte de prendre pour « base » de toutes les recherches une formation sociale inexistante.

Un autre cas, beaucoup plus célèbre, révèle cette même méthodologie. Je pense au *pacte de Staline avec Hitler* en 1939. À nouveau, il s'agit de ce que Staline a pris selon moi *au plan tactique* une décision juste pour l'essentiel, qui pourtant a eu des conséquences néfastes, parce que là aussi, au lieu de traiter en tant que tel un retrait tactique imposé par les circonstances concrètes, il a, sans aucune médiation théorique, fait de ses mesures dictées par la nécessité des applications *de principe* de la stratégie internationale du prolétariat. Je ne veux pas ici aborder l'ensemble des problèmes difficiles, les avantages et les inconvénients de type tant politique que moral qu'a amenés le pacte de 1939. Sa signification immédiate était de différer une attaque d'Hitler éminemment menaçante, qu'à vrai dire Chamberlain et Daladier auraient vraisemblablement soutenue, ouvertement ou en sous-main. La perspective tactique ultérieure était la suivante : si Hitler – ce qui se produisit dans les faits – utilisait le pacte avec l'Union Soviétique comme

occasion favorable pour une offensive à l'ouest, l'alliance avec les démocraties occidentales, déjà recherchée à l'époque de Munich, deviendrait pour l'Union Soviétique, en cas de guerre entre l'Union Soviétique et l'Allemagne, extrêmement vraisemblable ; là aussi, les événements ont confirmé la prévision tactique de Staline.

En revanche, les conclusions stratégiques théoriques de Staline furent néfastes pour tout le mouvement ouvrier révolutionnaire.

Staline fit expliquer la guerre éclatant entre l'Allemagne de Hitler et les puissances occidentales comme une guerre mondiale tout aussi impérialiste que l'était la première guerre mondiale. Cela veut dire : les solutions stratégiques autrefois justes de Lénine (« l'ennemi est dans ton propre pays », « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile », etc.) *devaient être valables, sans changement, pour des pays qui devaient et voulaient se défendre contre le fascisme hitlérien*. Il suffit de lire le premier tome du cycle romanesque *Les Communistes*⁴, d'un écrivain aussi fidèle à son Parti qu'Aragon, pour voir les conséquences dévastatrices, au plan international, de cette « généralisation » stalinienne d'une démarche tactique.

Les conséquences les plus néfastes vont cependant bien au-delà de cas isolés, aussi grossiers soient-ils. La grande autorité du marxisme au temps de Lénine reposait sur le fait que l'unité dialectique du fondement théorique, de la fermeté de principes, et de l'élasticité tactique était communément ressentie. La nouvelle « méthodologie » de Staline a conduit à ce que de vastes cercles, qui n'étaient pas toujours *a limine* dans un état d'esprit hostiles au marxisme, n'ont désormais vu dans les proclamations théoriques de Staline rien de plus

⁴ Louis Aragon, *Les Communistes*, Paris, Messidor, 1982. NdT.

que des « justifications » souvent faites de sophismes, dans de nombreux cas pseudo-théoriques, pour des mesures purement tactiques de validité souvent rapidement éphémère. Staline vint ainsi largement au devant des désirs théoriques de nombreux penseurs bourgeois selon lesquels le marxisme n'était lui-aussi qu'une « idéologie » comme toutes les autres. Si aujourd'hui des paroles profondes et justes de Khrouchtchev comme l'évitabilité de la guerre impérialiste, la coexistence etc. connaissent à maints égards des interprétations analogues, c'est là l'effet de l'*héritage stalinien*. Aussi un règlement de compte radical de principe avec sa méthodologie, *et pas simplement avec des erreurs conçues comme isolées*, est donc une exigence du jour au sens pratique le plus urgent.

Les cas énumérés ici ont naturellement un caractère extrême. Mais leurs principes furent communément à l'œuvre dans la pratique quotidienne. On ne peut pas à ce sujet, à côté des causes mentionnées jusqu'ici, négliger le fait qu'une part considérable de la vieille intelligentsia du parti était dans l'*opposition à Staline* (dont il ne s'ensuit naturellement pas que ces opposants aient défendu méthodologiquement et matériellement des points de vue justes). Staline avait besoin de l'application précise de ses décisions par l'appareil, ainsi que si possible de l'approbation des masses les plus larges ; de ce fait aussi, il simplifiait radicalement ses énonciations théoriques. La suppression de la médiation, la relation immédiate des principes les plus généraux aux exigences concrètes de la pratique quotidienne apparaissait pour cela comme un moyen très approprié. Là aussi, la théorie n'était pas concrétisée par son application à la pratique, mais à l'inverse, les principes étaient simplifiés jusqu'à la vulgarisation selon les besoins – souvent simplement supposés – de la pratique.

Là aussi, de la masse des faits, je n'extrais qu'un seul exemple caractéristique. Dans son dernier ouvrage économique⁵, Staline a « découvert » – ce qui avait « échappé » à Marx, Engels, et Lénine – que chaque formation économique aurait une « loi fondamentale » qui pourrait se résumer en une phrase courte. C'est tellement simple que le même le fonctionnaire le plus borné et le moins éduqué comprend cela immédiatement ; et même plus que cela : avec son aide, il est mis en mesure de juger immédiatement tout travail économique scientifique auquel il ne comprend matériellement rien quant ses déviations de « droite » ou de « gauche ».

Marx, Engels, et Lénine savaient que les formations économiques constituent des systèmes dynamiques complexes dont l'essence ne se laisse circonscrire que par une découverte précise de toutes les déterminations importantes, leurs relations réciproques, proportions etc. Les « lois fondamentales » de Staline énoncent des trivialités, n'expliquent absolument rien, mais elles comblent certains cercles de l'illusion de tout savoir mieux. À la même tendance à la vulgarisation par l'élimination des médiations appartient l'affirmation de Staline dans son essai sur la linguistique⁶ selon laquelle avec la disparition d'une

⁵ J.V. Staline, *Les Problèmes économiques du socialisme en URSS*, Paris, Éditions Sociales, 1952, réimpression Éditions Norman Bethune. Mao Tsé-toung a consacré deux textes à la critique de cet ouvrage : *Staline ignore la politique et les masses (intervention à propos des Problèmes économiques du socialisme en URSS)* Novembre 1958, in *Le grand bond en avant*, inédits 1958-1959, Paris, Le Sycomore, 1980, pp. 88-92, et *Remarques sur les Problèmes économiques du socialisme en URSS de Staline*, in *Les trois années noires* (vers 1959), inédits 1959-1962, Paris, Le Sycomore, 1980, pp. 87-97, auxquels on peut ajouter les *Notes de lecture sur le manuel d'économie politique de l'Union Soviétique* (1960), ibidem pp. 107-175

⁶ J. Staline, *À propos du marxisme en linguistique*, in *Le marxisme et les problèmes de linguistique*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1952. L'essai de Staline est paru la première fois dans la *Pravda* du 4 juillet 1950.

formation économique, son idéologie devrait également disparaître, etc. etc.

Les différents éléments de la méthode de Staline forment une unité systématique et, au sein de celle-ci, se transforment les uns dans les autres. Le subjectivisme de la personne de Staline vous a dès à présent sûrement frappé. Il constitue effectivement un élément fondamental de ce système. Il prend sa forme pure dans la conception stalinienne de l'*esprit de parti*. Là aussi, il s'agit d'une partie constitutive importante de la conception théorique de Lénine. Déjà dans ses œuvres de jeunesse, il se préoccupe de ce problème et élabore ses éléments, tant subjectifs qu'objectifs. L'élément subjectif est clair et simple : c'est la prise de position résolue dans la lutte de classes. Mais quand Lénine critique l'objectivisme des érudits, il mentionne un certain type de déterminisme qui peut très facilement se transformer en une apologie des faits considérés comme nécessaires. En étudiant les événements de façon plus profonde et plus concrète, en partant de leurs forces motrices véritables, l'esprit de parti matérialiste est *objectif de manière plus conséquente* que l'« objectiviste », il fait prévaloir plus profondément et plus complètement l'objectivité. Chez Staline, on laisse totalement tomber ce deuxième élément ; il en résulte un *rejet en bloc de toute recherche d'objectivité* ; celle-ci est frappée du tampon de l'« objectivisme » et rendue de la sorte méprisable. (Comme Staline était un homme intelligent, il s'effrayait parfois des conséquences du subjectivisme qu'il avait déchaîné, comme par exemple en économie politique. Mais dans la durée, il ne pouvait ni ne voulait l'éliminer ; cette attitude était pour cela bien trop ancrée dans la méthode qu'il avait initiée.)

Comme Staline voulait à tout prix justifier sa continuité, appuyée par des citations, avec l'œuvre de Lénine, il en résulta que l'on fit violence, non seulement aux faits, mais

aussi aux *textes de Lénine*. Le cas le plus frappant est cet article de Lénine de 1905 par lequel, dans les nouvelles conditions de la légalité, il voulait mettre de l'ordre dans la presse du parti et les éditions du parti.⁷ Mais progressivement, sous Staline, cet article est devenu la bible de l'« esprit de parti » pour tout le domaine de la culture, et en premier lieu pour celui de la *littérature*, dans le but *de transformer l'écrivain en simple rouage de la grande machinerie*. Bien que la femme et plus proche collaboratrice de Lénine, N. Kroupskaïa ait indiqué par lettre que cet article de Lénine ne concernait absolument pas la belle littérature, il y a encore aujourd'hui des tendances à faire que la bible reste la bible⁸.

Il en alla de même pour Hegel à l'époque de la deuxième guerre mondiale lorsque, pour les besoins de la propagande dans la lutte contre l'Allemagne hitlérienne, on le falsifia en idéologue de la résistance réactionnaire contre la Révolution française. On peut mentionner comme un contraste comique – en faisant totalement abstraction de la contradiction de cette conception avec les vues de Marx, Engels, et Lénine – qu'à la même époque et pour des besoins de propagande analogues, on faisait un révolutionnaire du généralissime tzariste Souvorov⁹. Le fait que Souvorov ait mené des campagnes contre la Révolution française cependant que Hegel, jusqu'à la fin de la vie, s'engageait pour elle avec enthousiasme, n'a

⁷ Voir V.I. Lénine, *L'organisation du Parti et la littérature de Parti*, [13 novembre 1905] in *Œuvres*, tome 10, Moscou, Éditions du Progrès, pp. 37-43.

⁸ Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa [Надежда Константиновна Крупская], 1869-1939. Sur la position de Kroupskaïa, voir Ernst Fischer, *Kunst und Koexistenz. Beitrag zu einer modernen marxistischen Ästhetik*. [Art et coexistence, contribution à une Esthétique marxiste moderne] Hambourg, Rowohlt, 1966 p. 193 et suivantes.

⁹ Alexandre Vassiliévitch Souvorov [Алекса́ндр Васи́льевич Суво́ров], (1730-1800), généralissime russe. NdT.

pas troublé l' « esprit de parti » stalinien ; reconnaître les faits eut certes été de l'« objectivisme ».

Le point culminant de cette tendance est constitué par la diffusion en plusieurs millions d'exemplaires de l'*histoire du parti*¹⁰. Là, l'esprit de parti du fonctionnaire suprême est tout simplement ce démiurge qui crée ou fait disparaître des faits, fait exister et valide, ou annule des hommes et des actions selon le besoin. C'est une histoire des luttes de tendances, qui ne sont cependant représentées ou portées par aucun homme, mais par des opposants anonymes etc. ; une histoire où, en dehors naturellement de Lénine, seul Staline a une existence. (Dans la première édition, on trouvait assurément une exception, Iejov¹¹, « notre Marat », le premier préparateur des grands procès figurait aussi ; après sa chute, son nom fut aussi effacé.)

Dans tout cela, on voit une autre idée méthodologique. Pour les classiques du marxisme, il passait pour évident que la science fournit le matériau et les points de vue sur la base desquels sont prises les décisions politiques. Propagande et agitation tiennent leur substance de la science, de la pratique élaborée scientifiquement. Staline inverse ce rapport. Pour lui, sur les bases de l'« esprit de parti », c'est l'agitation qui prime. Ses besoins déterminent, comme je l'ai déjà montré plus haut par quelques exemples, ce que la science doit dire,

¹⁰ *Histoire du Parti Communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, Paris Éditions Sociales, 1946.

¹¹ Nikolai Ivanovitch Iejov [Николай Иванович Ежов] (1895-1940) Vice-commissaire du peuple à l'agriculture à l'époque de la collectivisation forcée en URSS (1929-1930) depuis le XVI^e congrès du PC(b)US directeur de la section des affectations et de l'organisation du Comité Central, en 1937, commissaire général pour la sécurité de l'État, commissaire du peuple à l'Intérieur. Il est responsable des épurations des années 1930-1934, et 1036-1937. Démis de ses fonctions en 1938, il est brièvement nommé commissaire du peuple aux Transports maritimes et fluviaux. Arrêté en 1939, il fut jugé et éliminé sur ordre de Staline et de Beria.

et comment elle doit le dire. Là aussi, un exemple pourrait l'éclairer. Staline expose dans le IV^e chapitre devenu célèbre de l'histoire du parti l'essence du matérialisme dialectique et du matérialisme historique. Comme il s'agit d'un livre populaire pour un lectorat de masse, personne ne tiendrait rigueur à Staline de réduire les discussions largement ramifiées et complexes des classiques sur ce thème à quelques définitions classées schématiquement, les unes à la suite des autres, comme dans un manuel. Pourtant, le destin des sciences philosophiques, après la parution de cet ouvrage montre qu'il s'agit d'une méthodologie et d'une politique culturelle consciente, précisément dire dans l'esprit que je viens d'indiquer. *Les simplifications (souvent les vulgarisations) staliniennes de propagande sont justement devenues, tout de suite, la seule ligne directrice impérative et la limite infranchissable de la recherche philosophique.* Celui qui osait, en s'appuyant par exemple sur les notes philosophiques de Lénine, aller au-delà des définitions du IV^e chapitre ou simplement les compléter, encourait la condamnation idéologique, ne pouvait pas publier ses recherches. Ce n'est pas pour rien qu'Ilitchev¹² a affirmé au XXII^e congrès que la philosophie, l'économie politique et l'histoire avaient stagné pendant les dernières décennies¹³.

Ces formes de subordination ne se sont pas limitées au IV^e chapitre et pas seulement à la philosophie. Toute la science et toute la littérature devaient être exclusivement au service des besoins de la propagande formulés par Staline. L'appréhension autonome et le travail sur la réalité par la littérature furent de plus en plus réprouvés. La littérature « partisane » ne doit en effet pas refléter de manière créatrice

¹² Leonid Fedorovitch Ilitchev [Леонид Федорович Ильичев] (1906-1990) NdT.

¹³ Voir la *Pravda* du 26 octobre 1961.

la réalité objective, mais illustrer sous une forme littéraire les décisions du parti. Cela fait grandement honneur à la critique Elena Oussevitch¹⁴ de s'être élevée dès les années trente contre cette contrainte de cette littérature l'illustration. Dans son discours au XXII^e congrès, l'écrivain Tvardovski¹⁵ a poursuivi ce combat aujourd'hui nécessaire¹⁶. Il s'agit là d'une question vitale pour la littérature. *Elle ne peut parvenir à une figuration authentique que si elle part des problèmes d'hommes réels* et fait prévaloir la dialectique interne de l'évolution qui en découle. L'injonction d'illustrer fait d'une vérité abstraite, générale (mais est-ce une vérité ?) la base de l'œuvre, les hommes et leurs destins doivent à tout prix être adaptés à cette thèse.

Tout ceci n'était naturellement pas un but en lui-même, mais découlait de la position de Staline, de son besoin d'un *leadership* incontesté. Là aussi, je dois dire comme plus haut : seules des recherches approfondies par des spécialistes compétents du sujet permettront d'apprécier quel rôle échoit aux difficultés objectives, et quel rôle aux réactions inadéquates de Staline. Objectivement, il y a indubitablement dans les années trente une aggravation de la situation : en interne, par suite de l'industrialisation forcée et par suite de la collectivisation de l'agriculture, en politique étrangère par suite de la prise du pouvoir par Hitler et de la menace d'agression contre l'Union Soviétique de l'Allemagne fasciste. Est-ce que la lutte des classes dans le pays même,

¹⁴ Elena Feliksovna Oussevitch (1893-1968), critique littéraire soviétique. Elle a joué, comme corédactrice en chef de la revue *Literaturni Kritik*, un rôle important dans le cadre des discussions scientifiques des années 30 en Union soviétique sur la littérature.

¹⁵ Alexandre Trifonovitch Tvardovski [Алекса́ндр Трифо́нович Твардо́вский] (1910-1971), poète et écrivain soviétique. Il fut rédacteur en chef du magazine littéraire *Novy Mir* (1950-1954 ; 1958-1970). Il fut également membre du CC du PCUS. NdT.

¹⁶ Voir la *Pravda* du 26 octobre 1961.

avec toutes les difficultés économiques, s'est vraiment aggravée de manière décisive, seules des recherches par des spécialistes du sujet pourront fournir un avis compétent. En tout cas, Staline a rapidement trouvé la formule de la généralisation simplifiée pour la propagande : l'aggravation incessante de la lutte des classes serait inévitable dans la dictature du prolétariat – c'est, pourrais-je presque dire, sa « loi fondamentale ».

Cette thèse, que le XX^e congrès a déjà dénoncée comme fausse, met au grand jour les conséquences néfastes de la méthode de Staline. Elle cherche à produire en permanence *une atmosphère constante de défiance réciproque*, une vigilance dirigée contre tous, le sentiment d'un état de siège. Je ne peux aborder ici que de manière brève et fragmentaire les conséquences accessoires, par exemple une crainte démesurément élevée des ennemis, espions, saboteurs, d'où naissait un système exagéré de secret à l'égard de tout ce qui avait d'une manière ou d'une autre quelque chose à voir avec des affaires d'État. On avait ainsi fait de la statistique, par exemple, une science « top secret », dont les résultats n'étaient rendus accessibles qu'aux hommes de totale confiance ; les économistes travaillant scientifiquement n'appartenaient qu'exceptionnellement – et jamais pour des raisons scientifiques – à ce cercle restreint d'élus.

Ainsi apparaît un nouveau trait, complémentaire, du tableau de la méthode de Staline : Tout se qui est objectivement inévitable dans une situation révolutionnaire aiguë, dans laquelle il en va dans les faits de l'existence ou de la non-existence d'une société, a été arbitrairement instauré par Staline comme fondement du quotidien soviétique. Je ne veux pas parler ici des grands procès. Ce sujet a jusqu'ici été traité de la façon la plus détaillée, et dans son discours au XXII^e congrès, Cheliepine en a analysé de manière très juste les

conséquences pour l'appareil judiciaire soviétique et pour le droit socialiste.¹⁷ Je voudrais encore attirer brièvement l'attention sur certaines conséquences culturelles de cette situation. L'élimination des médiations comporte déjà en soi la tendance à traiter tous les phénomènes de la vie comme complètement monolithiques. Par la permanence du caractère révolutionnaire aigu, elle revêt une autre accentuation. *Chaque être humain, dans la totalité de son existence, dans toutes les déterminations de sa personnalité et de sa carrière, va être complètement subordonné à ce rôle qu'il joue momentanément – vraiment ou en vain – dans une vie conçue de la sorte.*

Pour prendre un exemple tirée de la « logique » des procès : puisque Boukharine se prononçait en 1928 contre le projet stalinien de collectivisation, il est certain qu'il avait pris part à une conjuration contre la vie de Lénine en 1918. Telle est la méthode de Vychinski¹⁸ dans les grands procès. Mais cette méthode s'étend aussi à l'appréciation de l'histoire, de la science et de l'art. Là aussi, il est édifiant de comparer la méthode de Lénine à la méthode de Staline. Lénine a par exemple critiqué durement et sévèrement la politique de Plékhanov¹⁹ en 1905 et 1917. Mais en même temps – et cet *en même temps* ne signifie pas du tout un reproche pour Lénine – il insiste pour que l'œuvre théorique de Plekhanov continue d'être utilisée pour la diffusion et l'approfondissement de la culture marxiste sous le socialisme, même s'il élève maintes objections importantes à l'encontre de Plekhanov sur le terrain purement théorique.

¹⁷ Voir la *Pravda* du 27 octobre 1961.

¹⁸ Andreï Ianouarievitch Vychinski [Андрей Януарьевич Вышинский] (1883-1954), juriste et diplomate soviétique, procureur général des procès de Moscou. NdT.

¹⁹ Gueorgui Valentinovitch Plekhanov [Георгий Валентинович Плеханов] (1856-1918), révolutionnaire et théoricien marxiste russe. NdT.

Je n'ai pas du tout épuisé le sujet. Mais ces remarques rapides et fragmentaires peuvent déjà vous montrer qu'*il ne s'agit absolument pas* chez Staline – comme beaucoup ont voulu longtemps le faire croire – *d'erreurs isolées, occasionnelles*, mais d'un *système erroné* de conceptions, qui s'est peu à peu constitué, d'un système dont on ressent d'autant plus douloureusement les effets dommageables qu'il est moins identifiable à l'être social actuel dont le système de Staline apparaît comme le reflet déformé et déformant. Là aussi, les faits décisifs sont bien connus. Je ne les cite donc que très brièvement : le socialisme en un seul pays a été transformé par les événements qui ont suivi la deuxième guerre mondiale en une réminiscence historique, de même que l'arriération économique et culturelle de l'Union Soviétique ; même la possibilité de son encerclement par le capitalisme appartient au passé. De ces faits font partie la libération victorieuse des peuples colonisés, le bouleversement de la stratégie militaire par les fusées, les bombes atomiques. Pour toutes ces raisons, l'inévitabilité des guerres impérialistes a également cessé d'être une fatalité. C'est le grand mérite du XX^e et du XXII^e congrès que d'avoir reconnu cette nouvelle situation et d'en avoir tiré les conséquences théoriques et pratiques les plus importantes. Naturellement, les esprits se divisent avant tout selon leur attitude à l'égard de la guerre et de la paix. C'est sur cette question que s'affûtent le plus les questions idéologiques. Sans pouvoir ici aborder un tant soit peu ce qui est politiquement essentiel, je dois souligner que dans le domaine culturel, l'insistance sur le danger de guerre, la sous-estimation du poids de ces forces qui agissent en faveur de la coexistence pacifique a des conséquences *qui dans la plupart des cas concernent davantage l'intérieur que l'extérieur ; cela veut dire qu'ils visent bien plus directement à faire persister ou naître une atmosphère de guerre qu'à préparer ou l'attiser une guerre réelle*. C'est là que l'on voit

clairement la survivance des tendances staliniennes dans les cercles du sectarisme affiché ou masqué. Peu nombreux vont aujourd'hui soutenir, avec les mêmes mots, la thèse générale de Staline sur l'aggravation inévitable de la lutte des classes. Mais il suffit à la conservation en interne du statu quo stalinien d'affirmer cette aggravation pour l'instant présent pour conserver également dans une tension aiguë le contrôle centralisé de toute expression culturelle ; l'« instant » peut naturellement être prolongé à volonté.

Il y a là la base de l'*alliance* existant de facto *des tendances extrémistes dans le capitalisme et le socialisme*. Les deux visent finalement une préservation inchangée des méthodes staliniennes : les idéologues bourgeois parce qu'un marxisme réduit à Staline possède un pouvoir d'attraction bien moindre que l'authentique ; les idéologues prétendus socialistes, parce que gouverner avec des méthodes staliniennes est largement plus commode qu'avec celles de Marx et Lénine. C'est pourquoi il y a – vu directement et de manière paradoxale – une affinité entre Enver Hodja²⁰ et Salvador de Madariaga²¹. Les deux sont au fond des militants de l'intégrité du système stalinien.

D'un autre côté, la coexistence implique nécessairement aussi une augmentation des relations réciproques entre capitalisme et socialisme, ainsi que l'exigence pour la culture socialiste de sortir victorieuse de la concurrente vivace avec la culture capitaliste. Le sectarisme fait tout, non seulement pour affaiblir les conditions d'une compétition réussie, mais aussi

²⁰ Enver Hodja (1908-1985) premier secrétaire du Parti du Travail d'Albanie, et dirigeant de la République Populaire d'Albanie. Ce sont les premières critiques publiques du PTA au XXII^e congrès qui ont fait éclater au grand jour la grande divergence sino-soviétique.

²¹ Salvador de Madariaga y Rojo (1886-1978), écrivain et diplomate espagnol. Adversaire de Franco, il fut actif à une place influente dans le mouvement européen.

pour voiler la vraie situation. Celle-ci est en effet bien moins favorable que dans les années vingt, lorsque les méthodes staliniennes n'étaient pas encore constituées et appliquées systématiquement à tous les produits culturels. Le critique ouest-allemand Walter Jens décrit ainsi la littérature allemande de cette époque : « à la fin, personne ne doutera vraiment que le regard sur l'Union Soviétique n'est pas le dernier à avoir marqué l'art des années vingt. » Et sur l'impact de la méthode victorieuse de Staline, il s'exprime ainsi : « L'intelligentsia fut alors pour toujours orpheline. »²²

C'est la grande tâche de la culture socialiste de donner un foyer spirituel à l'intelligentsia et par delà aux masses populaires. À l'époque si difficile, tant politiquement qu'économiquement des années vingt, elle y était largement parvenue. Le fait que ces tendances se soient ensuite très affaiblies dans le rapport de force international de la culture est une conséquence de la période stalinienne. Mais ces forces peuvent à nouveau se réveiller si les circonstances défavorables et leur déploiement sont démantelés. Un film comme *La ballade du soldat*, de Tchoukhraï²³ montre clairement que le régime stalinien n'a pu qu'opprimer les énergies productives, mais pas les étouffer.

Je ne veux assurément pas avec cette affirmation sous-estimer les difficultés de la période de transition. *Comme les appareils culturels des pays socialistes sont aujourd'hui encore largement occupés par les partisans dogmatiques de Staline qui, dans le meilleur des cas, s'adaptent en*

²² Walter Jens (1923-2013) professeur de rhétorique, spécialiste de philologie classique, historien de la littérature, écrivain, critique et traducteur. Voir par exemple *Literatur und Politik*, (opuscule 8), Pfullingen, 1963, p. 14 et suivantes.

²³ Grigori Naoumovitch Tchoukhraï [Григорий Наумович Чухрай], (1921-2001) réalisateur soviétique. Il a acquis une notoriété mondiale grâce à son film *La Ballade du soldat* (1960).

apparences à la nouveauté ; comme des parts importantes de la relève de l'encadrement ont été éduquées et formées dans l'esprit stalinien ; comme ce système est un paradis pour les sous-doués et ceux qui s'adaptent sans effort ; comme nombreux, y compris parmi les gens doués, n'ont pas pu tenir à la longue pression sans souffrir de dommages en matière de capacité et de caractère, etc. pour toutes ces raisons, on peut prévoir que la transition à un état de la culture favorisant véritablement la science et l'art sera pleine de contradictions, de difficultés, de revers.

Le XXII^e congrès a entre autres réalisé des inventaires importants sur l'état de choses actuel. J'ai déjà cité quelques unes de ces voix. Le plus réellement significatif n'est pourtant pas ce qui se produit directement sur le terrain culturel, mais ces mesures économiques et politiques qui introduisent dans l'être social *une démocratisation générale d'esprit communiste*. Il y a là, prépondérante, une *nécessité des réformes* largement plus urgente, immédiatement, que dans le champ de la culture. Malgré toutes ses erreurs, l'industrialisation stalinienne a été en mesure de créer les possibilités techniques de la guerre victorieuse contre l'Allemagne hitlérienne. La nouvelle situation mondiale place cependant l'Union Soviétique devant de toutes nouvelles tâches dans les domaines économiques : elle doit édifier une économie qui, dans tous les domaines de la vie, surpasse celle du capitalisme le plus développé, celui des États-Unis, qui élève le niveau de vie de la population soviétique au dessus de celui atteint là-bas,²⁴ mais qui en-même temps soit en mesure de fournir, tant aux autres États socialistes qu'aux

²⁴ Lukács a écrit à ce propos dans une interview de 1969 à la *New Left Review* (in *Littérature, philosophie, marxisme*, Paris, PUF, 1978, page 156) : « La doctrine de Khrouchtchev selon laquelle le socialisme triompherait à l'échelle mondiale lorsque le niveau de vie de l'URSS dépasserait celui des États-Unis était absolument fausse ». NdT.

peuples en voie de libération, économiquement arriérés, une aide économique diversifiée, systématique et permanente. Pour cela, de nouvelles *méthodes plus démocratiques*, moins bureaucratiquement centralisées que celles qui avaient pu se constituer jusqu'à maintenant, sont nécessaires. Le XXII^e congrès a initié là un travail de réformes de grande ampleur, aux aspects multiples. Je mentionnerai seulement la décision extrêmement intéressante et importante de ne pas réélire 25 % de l'ancienne direction dans les votes pour les instances du parti. Seul le *renouveau démocratique systématique de toute la vie* peut fournir la base saine de la renaissance culturelle du socialisme.

La résistance contre une critique de principe radicale de la période stalinienne est aujourd'hui encore très forte. Les motivations les plus diverses s'y réunissent. Bien-pensants et bien-intentionnés redoutent par exemple une perte de prestige du communisme avec la révélation sans ménagement du caractère erroné du système stalinien. Ils négligent le fait que c'est justement là que se manifeste la puissance irrésistible du communisme : des mouvements dont l'heure est venue dans l'histoire du monde ne peuvent pas être durablement arrêtés par des mesures, aussi défavorables soient-elles. Leur déploiement, leur rayon d'action peuvent être restreint, mais pas, en fin de compte, leur développement et leur consolidation. De plus, il faut encore remarquer ceci : aucun esprit impartial ne négligera ce qu'il y a de positif dans l'activité de Staline ; j'ai moi-même mentionné sa victoire remportée dans les discussions des années vingt, et l'on pourrait sûrement en évoquer beaucoup d'autres. Mais l'« exigence du jour » est de libérer le socialisme des entraves de la méthode stalinienne. Si Staline est maintenant passé dans l'histoire, appartient au passé, s'il n'est plus l'obstacle principal réel d'une évolution future, alors on peut formuler

sur lui, sans grandes difficultés, une appréciation historiquement juste. J'ai moi-même à maintes reprises appelé à une appréciation qui lui rende historiquement justice ; mais cela ne doit pas freiner le travail de réforme si important aujourd'hui.

Il s'agit de débrider ces forces contenues dans la méthode juste de Marx, Engels, et Lénine. Dans son discours de Bucarest²⁵, Khrouchtchev a bien expliqué l'opposition entre la méthode authentique de Lénine et les formulations dogmatiques dictées par les circonstances, dans l'esprit de Staline, par l'image frappante selon laquelle Lénine aurait aujourd'hui saisi par les oreilles ces gens qui, avec des citations tirées de ses écrits et discours, proclameraient l'inévitabilité actuelle des guerres. Mais se raccrocher à la méthode non-falsifiée des classiques du marxisme est avant tout une projection dans le présent, dans l'avenir. La dernière étude économique marxiste originale, *l'impérialisme*, de Lénine,²⁶ est parue en 1916 ; la dernière étude marxiste originale dans le domaine philosophique, l'analyse de Hegel par Lénine,²⁷ date des années 1914/15, et fut publiée dans les années trente. *Mais le monde n'est pas resté en plan parce que notre théorie était figée.* Se référer à la méthode des classiques du marxisme consiste précisément à appréhender en marxiste le présent tel qu'il est véritablement, pour tirer de la réalité véritablement reconnue, et pas d'une « citatologie », la ligne directrice pour le comportement et l'action, pour la création et la recherche.

²⁵ Nikita Khrouchtchev, *Discours au III^e Congrès du Parti ouvrier roumain* (21 Juin 1960), Études Soviétiques, Paris, n°148. NdT.

²⁶ V. Lénine, *l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, essai de vulgarisation*, (Janvier-juin 1916) *Œuvres*, tome 22, Moscou, Éditions du Progrès, pp. 201-327. NdT.

²⁷ V. Lénine, in *Cahiers philosophiques*, *Œuvres*, tome 38, Moscou, Éditions du Progrès, pp. 83-311. NdT.

Ce processus – même en faisant abstraction des obstacles par les instances – n'est naturellement pas un processus simple. Cela fait partie de l'essence de la recherche scientifique (et de la figuration artistique) qu'elle ne puisse s'approprier d'au plus près la réalité qu'après de multiples erreurs. Comme au cours de la période stalinienne, l'instance centrale était obligatoirement infaillible, les mises en application exécutées par les petits Staline étaient elles-aussi obligatoirement « parfaites ». Le fait que cette « perfection » et ce « caractère définitif » aient été extrêmement éphémères, qu'il n'est pas rare qu'ils fussent peu de temps après rejetés comme déviations, est également une marque de cette époque. Là-aussi, il y a un document de l'humour populaire sur l'ambiance dans l'intelligentsia russe du début des années trente. Chaque année paraissait alors un volume de l'encyclopédie littéraire, naturellement toujours rédigé dans le strict esprit de « perfection ». Pourtant, jusqu'à ce que l'impression soit achevée, il y avait par rapport à la vérité dogmatiquement fixée des erreurs presque exclusivement constatées tout aussi dogmatiquement. De ce fait, la sagesse populaire n'appelait cet ouvrage que l'« encyclopédie des déviations ». Renoncer au « caractère définitif » décrété bureaucratiquement, régler ouvertement les divergences en science et en art signifieraient en interne un essor insoupçonné du marxisme, et vers l'extérieur – tout à fait à l'encontre de la conception de la bureaucratie culturelle stalinienne – ne feraient qu'augmenter l'autorité des érudits et des artistes marxistes vraiment capables.

En 1798, dans une discussion sur les changements dans la constitution du Wurtemberg, le jeune Hegel écrivait²⁸ :

²⁸ G.W.F. Hegel, *Que les magistrats doivent être élus par les citoyens, Sur la situation intérieure récente du Wurtemberg, particulièrement sur les défauts de la constitution de la magistrature*, in *Premiers écrits* (Francfort, 1797-1800) Paris, Vrin, 1997, page 168.

« Lorsqu'un changement doit survenir, il faut que quelque chose change » Cela s'applique précisément à la situation actuelle ; on peut alors distinguer qui est vraiment dans quel camp. Depuis le XXII^e congrès en effet, il est déjà devenu impossible d'éviter complètement la critique de l'époque stalinienne. Elle est devenue commune. Mais les uns disent : ceci ou cela a été inexact, mais la science et l'art se trouvent déjà dans un nouvel essor. Les autres disent : nous avons *commencé* avec la critique du passé, maintenant il faut, sur la base de cette critique continue, construire encore les bases idéelles et organisationnelles pour un essor futur. C'est clair : les uns veulent changer les choses de telle sorte que *tout reste comme avant*, sauf que l'ancien doit prendre une nouvelle rédaction. Naturellement, on ne pense pas dans le deuxième cas que doit être accompli un travail de réforme dont les résultats ne seraient visibles qu'*après*, après son achèvement. Non. Un mouvement de réforme honnête peut déjà mûrir au sein du combat pour les bases de nouveaux résultats en science et en art. Mais il s'agit d'un processus de longue durée, contradictoire.

Cher Monsieur Carocci, j'ai le sentiment que ma lettre a pris une longueur insupportable, bien que je n'aie exprimé qu'une petite partie de ce que vos questions ont suscité en moi. Excusez-moi donc, tant pour sa longueur que pour son caractère fragmentaire.

Avec mes cordiales salutations.

Georg Lukács

